



Clio. Femmes, Genre, Histoire

28 | 2008
Voyageuses

Yosano Akiko (1878-1942)

Le séjour à Paris d'une Japonaise en 1912

Claire Dodane



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/8652>
DOI : 10.4000/clio.8652
ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2008
Pagination : 194-203
ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Claire Dodane, « Yosano Akiko (1878-1942) », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 28 | 2008, mis en ligne le 15 décembre 2011, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/8652> ; DOI : 10.4000/clio.8652

Tous droits réservés

Yosano Akiko (1878-1942)
Le séjour à Paris d'une Japonaise en 1912

Claire DODANE

Texte 1. Cela fait un mois déjà que j'ai rejoint mon mari à Paris. [...] C'est uniquement la tension née du désir de le voir qui m'a poussée jusqu'ici. Et c'est ainsi qu'en satisfaisant mon désir de femme, j'ai dû dans le même temps connaître le chagrin maternel. Il m'est en effet impossible d'oublier les sept enfants que j'ai laissés au Japon. Les quitter pour suivre les traces de mon époux n'a pas été chose aisée. Nous avons dû faire venir chez nous la jeune sœur de celui-ci, que l'on a chargée de s'occuper d'eux. Les enfants se sont tout de suite habitués à leur tante, semble-t-il, et de nombreuses lettres nous parviennent qui nous rassurent sur leur sort. A chacun de ces courriers, mon cœur s'apaise, en même temps que je mesure à quel point mes enfants me manquent.

Quand je marche dans les rues de Paris, je croise souvent des écoliers qui portent le chapeau. Je ne peux m'empêcher alors de penser à mes deux grands garçons quand ils partent pour l'école avec le même genre d'uniforme. Quand je suis devant le portrait de Madame Leblanc au Musée du Louvre¹, qui serre dans ses bras sa fille, mes yeux se voilent à la pensée de ma petite Nanase de six ans. Pourquoi me sens-je si fragile aujourd'hui alors que je me sentais si courageuse avant de quitter le Japon ? J'ai l'impression d'être devenue quelqu'un d'autre [...]

Lorsque je marche dans Paris en kimono, où que j'aille, j'attire les regards comme un spectacle de foire. C'est évidemment moins le cas lorsque je porte une robe à l'occidentale, car les magasins des grands boulevards en vendent de toutes sortes, mais lorsque j'ai aux pieds des *zōri* (socques japonaises) et des

¹ Il est probablement question ici d'un portrait de Madame Jacques-Louis Leblanc par Jean-Auguste Dominique Ingres.

socquettes blanches (*tabi* : chausson qui couvre le pied comme une moufle couvre la main, en laissant libre le gros orteil), ma démarche doit être celle d'un sauvage pour les gens d'ici. J'essaie de me vêtir le plus souvent possible à l'occidentale, sauf quand je rends une visite ou vais au théâtre, mais comme je ne suis pas encore habituée au corset, c'est un véritable martyre pour moi. Heureusement, porter un grand chapeau est une chose délicieuse, comme la réalisation d'un vieux rêve [...]

Force est de constater que les femmes sont actives en Europe tandis qu'elles sont tranquilles en Asie. Il y a certes une beauté propre à cette tranquillité, mais celle-ci ne me semble plus adaptée aux temps actuels. Je souhaite vivement que les femmes japonaises deviennent actives, le plus rapidement possible. Et en même temps, je crois que j'ai compris en venant en Europe que la beauté des femmes japonaises pouvait elle aussi occuper une place importante dans le monde. Cela nécessitera bien sûr un mouvement intérieur, car l'irrésolution pleine de douceur vue dans le passé ne permettrait pas un tel changement. Nous avons d'ailleurs déjà constaté au Japon les premiers effets de cet éveil, suite à la généralisation de l'instruction. Il y aura sans doute des gens pour dire que la beauté des femmes ne peut changer en une ou deux générations, et d'ailleurs loin de moi le désir de souhaiter que les Japonaises ressemblent aux Européennes. Ce n'est pas la physionomie qui est en question. J'aimerais simplement que les femmes japonaises montrent le même dynamisme et la même vitalité dans leur corps et dans l'expression de leur visage. Il y a d'ailleurs à Paris de très nombreuses femmes qui ont les yeux et les cheveux noirs, à la manière des Japonaises. Non, s'il est difficile de confondre les Parisiennes et les Japonaises, c'est parce que ces dernières, elles, se font prendre en charge, manquent du désir de faire avancer par elles-mêmes leur propre vie, et par là se privent du plaisir de goûter à sa véritable richesse. Elles sont comme les fleurs artificielles, à qui il manque la vie... Ce que j'ai ressenti, c'est surtout la nécessité qu'il y avait pour les femmes japonaises de s'embellir d'une manière plus volontaire, élégante, et plus éclatante.

Yosano Akiko, « De Paris » (*Parii yori*, mai 1914),
réédition Yosano 1981 (volume 20, p. 537-543)

Texte 2. Il ne s'agit bien sûr que d'une observation un peu rapide, mais je trouve que, comparativement à ce que j'ai vu à Paris, les Anglaises ont un visage aux contours plus durs mais aussi à l'ossature plus fragile que les Françaises et qu'elles sont nombreuses à avoir une figure rougie de type masculin. Il ne s'agit pas de visages tels que ceux auxquels on pourrait s'attendre dans une métropole mais plutôt de visages campagnards dont le regard et l'expression montrent en général sérieux et sagacité. Les Anglaises ne

montrent guère l'élégante beauté des Françaises, mais elles semblent pleines d'amour et de sagesse. Les femmes à Paris paraissent frivoles, peu cultivées et semblent aussi manquer de ténacité ; mais peut-être qu'en Angleterre les femmes possèdent en surabondance les qualités opposées. Le mouvement pour le droit de vote féminin est apparu en Angleterre sous l'effet de plusieurs facteurs fort complexes, mais il me semble que le plus important d'entre eux a été qu'ici, à la différence des Parisiennes que le maquillage préoccupe beaucoup, les femmes réfléchissent depuis longtemps à l'importance de l'éducation féminine et à sa généralisation. Il est sans doute naturel que leur physionomie soit plus masculine car nombre d'entre elles reçoivent la même éducation que les hommes, possèdent les mêmes biens et vivent comme eux indépendantes. Les femmes les plus radicales du mouvement pour le droit de vote féminin osent sans cesse des actes que les hommes n'oseraient plus aujourd'hui et scandalisent les dirigeants. Il est pourtant difficile de nier la légitimité de leurs prétentions ; elles demandent seulement qu'on leur accorde les mêmes droits qu'aux hommes. Le mouvement pour le droit de vote féminin n'a été en fait que l'une des expressions possibles de cette revendication. Je crois d'autre part que les bruyantes manifestations qu'ont menées, emportées par leur zèle, les plus radicales, ne sont qu'une étape transitoire. Le temps de la maturité viendra ensuite où les femmes, dont les revendications seront désormais modérées, trouveront une solution qui satisfasse les dirigeants. Il me semble improbable que le mouvement féministe puisse avorter dans ce pays si célèbre pour la ténacité de ses habitants. Par rapport au Japon, les femmes traversent en Angleterre une période de crise et d'excès. Cela fait un peu mal tout de même de voir qu'il leur faut pour cela déployer une énergie telle qu'elles en négligent leur beauté.

Yosano Akiko, « De Londres » (*Rondon yori*),
 texte contenu dans le recueil « De Paris » (*Parii yori*, mai 1914),
 réédition Yosano 1981 (volume 20, p. 555)

Texte 3. Cela ne fait que quelques mois que je suis en France. Je n'ai par ailleurs guère eu l'occasion depuis mon arrivée de voir vivre des familles de la haute société, et je n'ai pas pu non plus réunir de documents sur ce qui m'intéresse pourtant au plus haut point, à savoir ce que seraient les plus belles qualités des femmes françaises et leurs conditions réelles de vie.

Le hasard a voulu que nous logions à Montmartre durant notre séjour. Ce n'est que quelques jours après mon arrivée que j'ai compris qu'il s'agissait d'un quartier de prostitution. C'est ainsi qu'il m'a été possible de voir un type de Parisiennes faisant montre de manières provocantes. Il ne faudrait bien sûr pas en déduire que ces anges de l'artifice représentent l'ensemble des Françaises. Tout comme au Japon, la morale condamne en France les

hommes qui fréquentent ces femmes qui vendent leur corps. Ce qui me surprend beaucoup, c'est que les clients de ces prostituées soient souvent des voyageurs venus de l'étranger, entre autres des Anglais et des Américains. Je ne crois pas, moi, que ce soit les femmes elles-mêmes qui provoquent leur propre déchéance, mais les hommes qui se conduisent de manière immorale qui les y entraînent. Aussi il me semble, dans le cas présent, que ceux qui rendent prospères les quartiers de prostitution de Paris sont bien ces jeunes gens immoraux venus d'Angleterre et d'Amérique qui, avec leur richesse et leur curiosité malsaine, viennent pervertir de jeunes étrangères.

Il me semble étrange que ne naisse pas en France, parmi les hommes et les femmes éduqués, un mouvement luttant contre l'augmentation de ces prostituées. Les Français ne peuvent attirer les touristes avec ce libertinage. La France ne possède-t-elle pas les arts, le savoir, les sciences et de merveilleux paysages pour séduire les visiteurs ? Certains disent que c'est cela la liberté française, mais je ne crois pas que la liberté puisse avoir pour autre nom celui d'immoralité. [...]

Je ne peux m'empêcher de me demander si les Françaises ne seraient pas en quelque sorte inférieures aux nouvelles femmes anglaises dans le domaine de la revendication de leurs droits. Qui est donc la George Sand d'aujourd'hui ? A moins que les familles des classes aisées n'agent déjà dans un bonheur et une égalité tels qu'elles ne ressentent plus la nécessité de se battre pour leurs droits ?

J'ai souvent exprimé mon opinion sur ces problèmes au Japon, mais je crois vraiment que lorsque la seule et plus grande qualité que l'on reconnaisse aux femmes est la soumission, alors la morale humaine est encore à un bas niveau et on ne peut dire que la civilisation ait atteint l'excellence. Pourquoi donc les hommes et les femmes ne peuvent-ils vivre dans l'égalité ? Parce que les hommes refusent de se défaire de l'habitude barbare qui consiste à considérer les femmes comme leurs possessions, parce que les femmes de leur côté n'ont pas le courage de rejeter cette mentalité ancienne... D'après ce que j'ai pu observer, les hommes continuent en France, comme en Asie, de considérer tout au fond d'eux que les femmes sont leurs choses, leurs jouets, des êtres dépendants... Ce que je me demande, c'est pourquoi les Françaises ne prennent pas en main leur propre éducation, ne décident pas elles-mêmes de s'éduquer au même niveau que les hommes. Car le premier droit que nous devons revendiquer, nous les femmes qui désirons bénéficier à égalité des avantages de la société moderne, est la liberté de l'éducation. Je trouve étrange que le mouvement féministe soit en France en retard de trente ans. Cela dit, la violence excessive que l'on a vue en Angleterre n'est évidemment pas souhaitable. Intelligentes, les Françaises ont sans doute une opinion intéressante sur tout cela que j'aimerais beaucoup entendre [...]

Le fait que les hommes et les femmes construisent ensemble la société, paisiblement et en s'aidant mutuellement, est le grand bonheur que nous permet la civilisation du vingtième siècle. Élevons les hommes et les femmes à égalité ! Tel est mon souhait que nous fassions en sorte d'obtenir l'égalité des droits dans la société. Mais lorsque je dis « égalité », je ne veux pas dire « identité ». L'identité n'existe d'ailleurs pas entre hommes non plus puisque chacun a des caractéristiques physiques et psychologiques différentes. Ces différences physiques et psychologiques sont accrues entre hommes et femmes, impliquant donc des possibilités différentes. Il ne s'agit donc bien sûr pas de viser l'identité, mais d'accomplir les possibilités permises par chacun des individus, et de vivre au mieux sa vie en assumant des devoirs égaux sous le signe heureux de l'égalité.

Yosano Akiko, « Mes premières impressions à Paris »
 (*Parii ni okeru daiichi inshō*), *Les Annales* ²,
 réédition Yosano 1981 (volume 20, p. 590-595)

Au Japon nul n'ignore Yosano Akiko (1878-1942). A son nom est généralement associée l'expression de « poétesse de la passion ». C'est un recueil de poèmes courts, intitulé *Midaregami* (« Cheveux emmêlés »), qui la propulse en 1901 sur le devant de la scène littéraire, où elle reste jusqu'à sa mort, en 1942³. Dans cette première œuvre, elle chante l'amour qu'elle conçoit pour son futur mari, le poète Yosano Tekkan. Elle a alors vingt-trois ans. Franchise, érotisme, affirmation du moi et romantisme explosent dans des vers qui contribuent à renouveler le genre poétique traditionnel du *tanka*⁴ et confèrent d'emblée à leur auteur le statut de pionnière d'une nouvelle identité féminine. Elle rompt alors plusieurs siècles de silence : après l'apogée de la littérature féminine vers l'an mille, plus connue au Japon sous le nom de littérature classique, car canonisée, les femmes disparaissent en

² Il s'agit vraisemblablement du recueil hebdomadaire *Les Annales politiques et littéraires* créé en 1883 par Jules Brisson. Cet article, comme le texte précédent, figure dans le recueil de voyages de Akiko Yosano intitulé « De Paris ».

³ Ses œuvres complètes se composent de vingt volumes et ne sont pas exhaustives.

⁴ Il s'agit de poèmes courts de trente et une syllabes réparties en cinq vers de respectivement 5/7/5/7/7 syllabes.

effet progressivement de la scène littéraire, pour en être quasiment absentes durant toute l'époque d'Edo (1603-1867), et n'y revenir que timidement à partir de l'ère Meiji (1868), au moment où le Japon s'ouvre à l'Occident et entreprend de « se moderniser ». La passion lue dans les premiers vers de Yosano Akiko se prolonge dans les suivants, comme dans le long et très célèbre poème « Je t'en supplie, mon frère, ne meurs pas ! » (1904), qu'elle publie en pleine guerre russo-japonaise : elle y supplie son frère soldat de ne pas mourir, tout en apostrophant l'Empereur qui reste à l'arrière. Enfreindre les tabous ne lui fit jamais peur : en 1912, dans son dixième recueil, elle traite sans ambages de la maternité et de l'accouchement, thèmes inouïs en poésie. L'année précédente, en 1911, elle avait accepté de parrainer ce qui fut la première revue littéraire (puis féministe) japonaise exclusivement rédigée et éditée par des femmes : la revue *Les bas bleus* (*Seitô*). Elle y avait annoncé l'avènement prochain des femmes dans des vers intitulés « Voici venu le jour où les montagnes grondent ».

En 1912, lorsqu'elle entreprend son voyage en France, Yosano Akiko est d'ores et déjà l'auteur de dix recueils de poésie et mère de sept enfants âgés de un à dix ans⁵. Sans toutefois délaisser la création poétique, elle vient de se tourner vers le journalisme et souhaite traiter en priorité d'un sujet de société qui intéresse nouvellement la presse et les consciences : la « question des femmes ». Mais pour l'heure, elle n'a qu'une seule idée en tête : rejoindre son mari à Paris. Celui-ci est parti quelques mois auparavant en France pour réaliser son rêve de toujours et tenter de dissiper une dépression nerveuse tenace. Il n'était pas prévu qu'elle le rejoigne, mais s'y résout, souffrant trop d'être éloignée de lui. Elle obtient les fonds nécessaires à son propre voyage auprès d'un grand quotidien, d'une maison d'édition et d'un grand magasin, et confie la garde de ses enfants à la jeune sœur de son époux. Le 5 mai 1912, son départ est célébré publiquement, sous les bravos de cinq cents personnes (selon les journaux) à la gare de Tôkyô, puis relaté dans les plus grands journaux. Telle était la coutume depuis 1868 lorsqu'une personnalité effectuait un « voyage à l'étranger » (*yôkô*).

⁵ Le couple Yosano en eut onze. Voir Cahier d'images, figure 8.

Rappelons cependant qu'il ne s'agit pas alors d'un voyage officiel pour études, financé par les institutions, ni non plus d'un voyage individuel longuement rêvé et mûri, comme ce fut le cas pour d'autres intellectuels japonais de cette époque. Les modèles littéraires de Yosano Akiko sont japonais pour la plupart, et, malgré sa curiosité intellectuelle et sa connaissance de l'Occident, ce n'est pas la découverte de l'Europe qui motive son départ. De Tôkyô, elle se rend en train dans le port de Tsuruga sur la mer du Japon, de là rejoint en bateau Vladivostock, où elle prend le Transsibérien. Elle arrive à Paris moins de quinze jours plus tard. Elle ne parle pas le français⁶ et ne possède que quelques rudiments d'anglais.

Deux ouvrages nous renseignent sur le voyage puis le séjour de la poétesse en France : le recueil de poésie « De l'été à l'automne » (*Natsu yori aki e*, janvier 1914)⁷, et « De Paris » (*Parii yori*, mai 1914), récits et impressions de voyage rédigés par Akiko durant son séjour pour le grand quotidien *Tôkyô asahi shinbun*, puis regroupés en un recueil dont sont extraits les trois textes présentés. Ses différents chapitres donnent à lire le long voyage en Transsibérien, puis le plaisir qu'eut le couple à se retrouver, à visiter les lieux les plus célèbres de Paris, y compris les catacombes, à fêter le 14 juillet, à rendre une visite mémorable à Auguste Rodin, puis à partir pour Londres, Munich, Vienne, Berlin, et enfin Amsterdam, avant qu'un très fort mal du pays (et de ses enfants) ne décide la poétesse à rentrer plus tôt que prévu au Japon. Le 21 septembre, elle s'embarque sur un bateau à Marseille et quitte la France après un séjour d'un peu moins de cinq mois. Elle achève durant son retour ce recueil d'impressions de voyage où ne manquent ni les anecdotes ni les descriptions savoureuses des lieux et des activités qu'elle a aimés ou peu appréciés. Mais au-delà de la poésie des images, deux thèmes sont récurrents : tout d'abord le rapport à l'altérité

⁶ Son mari, en revanche, a appris le français avant de se rendre en France mais ne le parle pas couramment. Durant leur séjour, lors de visites officielles surtout, le couple sera souvent accompagné d'un compatriote maîtrisant la langue française.

⁷ Nous renvoyons le lecteur aux pages que nous avons consacrées à ces poésies dans notre ouvrage sur Yosano Akiko (Dodane 2000 : 207-232). Sur les femmes écrivains japonaises, voir Tanaka 2000.

physique, que ce soit sa découverte de la physionomie et de l'allure des Français (et des autres Européens) ou qu'il s'agisse de la prise de conscience de sa propre étrangeté à travers les regards qu'on lui renvoie ; ensuite les suppositions que ces constatations visuelles l'amènent à faire concernant la condition des femmes et l'état du féminisme dans les différents pays traversés, la France et l'Angleterre en particulier, mais aussi le Japon.

Au début du recueil (texte 1), elle décrit tout d'abord son état d'esprit depuis son arrivée, à savoir que, souffrant d'être séparée pour la première fois de son pays et de ses enfants, elle a la sensation d'être devenue quelqu'un d'autre. Puis elle développe ce thème de l'étrangeté en relatant l'effet produit sur les passants français lorsqu'elle marche vêtue d'un kimono dans les rues de Paris, avant d'aborder la question de la comparaison entre femmes d'Europe et d'Asie. Avec une approche nécessairement visuelle des pays visités, elle avance de nombreuses réflexions sur l'élégance des Françaises, leur aptitude à suivre la mode tout en exprimant leur personnalité, indépendamment de leurs moyens financiers. Les Françaises étaient, écrivait la poétesse, « si belles qu'elles semblaient contenir la beauté même du nénuphar ». En revanche, le nombre de prostituées croisées dans Paris, en particulier sur la butte Montmartre où loge le couple Yosano, la choque profondément. Un séjour à Londres en juin l'encourage par ailleurs à comparer, et à déclarer que les Anglaises, aux traits souvent masculins et plus campagnards que les Françaises, semblent aussi plus sages, plus résolues, moins frivoles. Cette constatation l'amène à évoquer le mouvement féministe mené sans relâche par les suffragettes anglaises depuis 1903 (texte 2). En comparaison de l'Angleterre, où les femmes prennent en main l'amélioration de leur condition, la France se laisse à ses yeux déborder par le fléau de la prostitution et montre quelque retard en matière de féminisme, ce qu'elle exprime dans un article demandé par une revue française (texte 3). Yosano Akiko semble ignorer le dynamisme du féminisme français tandis que son analyse du comportement des femmes anglaises repose sur les connaissances qu'elle a acquises au Japon sur le mouvement des suffragettes. Rappelons que les informations disponibles dans les

années 1910 au Japon sur le mouvement féministe en Europe passaient majoritairement par la traduction de sources rédigées en langue anglaise. Ceci permet de mieux appréhender le jugement hâtif et faux de Yosano Akiko à propos de l'absence de lutte contre la prostitution en France⁸.

Cet article suscita des commentaires également publiés. Cécile Brunschvicg, secrétaire générale de l'Union française pour le suffrage des femmes, répondit avec agacement que toutes les Françaises, loin de là, n'étaient pas des prostituées, et proposa à Yosano Akiko de lui envoyer pour référence des documents sur son association. Le mouvement féministe français semblait un peu pâle à la poétesse japonaise, mais tout comme au Japon, où l'on constatait depuis trois ou quatre ans « un éveil considérable » chez les jeunes femmes, c'est parmi les femmes de tous les milieux, écrivait-elle, que naîtraient en France les vraies grandes dames de demain, celles qui, une fois éduquées, travailleraient à leur indépendance et à l'amélioration de la condition féminine. Elle concluait d'ailleurs l'article des *Annales* (dernier paragraphe du texte 3) par un souhait qui résultait d'une conviction affermie durant son séjour en France, et qu'elle ne cessa par la suite de défendre dans la presse. La proposition était la suivante : tenter de ne jamais faire d'une différence une inégalité.

Bibliographie

- BARD Christine, 1995, *Les filles de Marianne. Histoire des féminismes, 1914-1940*, Paris, Fayard.
- DODANE Claire, 2000, *Yosano Akiko, poète de la passion et figure de proue du féminisme japonais*, Aurillac, Publications Orientalistes de France.
- Joseishi sôgô kenkyû-kai (Centre de recherches sur l'histoire des femmes japonaises), 1982, *Nibon josei-shi (Histoire des femmes japonaises)*, 5 volumes, Tôkyô daigaku shuppan-kai (Editions de l'Université de Tôkyô), Tôkyô.

⁸ Sur les féminismes français et anglais, voir notamment Klejman et Rochefort 1989, Bard 1995, Offen 2000, *Women's History Review* 2005. Sur l'histoire des femmes japonaises, voir Joseishi sôgô kenkyû-kai 1982 et Wakita *et al.* 1999.

- KLEJMAN Laurence et ROCHEFORT Florence, 1989, *L'égalité en marche. Le féminisme sous la Troisième République*, Paris, Presses FNSP/des femmes.
- OFFEN Karen, 2000, *European Feminisms, 1700-1950. A Political History*, Stanford University Press.
- TANAKA Yukiko, 2000, *Women Writers of Meiji and Taishō Japan. Their Lives, Works and Critical Reception (1868-1926)*, MacFarland, Jefferson, 2000.
- YOSANO Akiko, 1981, *Teihon Yosano Akiko zenshū* (Œuvres complètes de Yosano Akiko), 20 volumes, Tôkyô, Kôdansha.
- WAKITA Haruko, BOUCHY Anne, UENO Chizuko (dir.), 1999, *Gender and Japanese History*, 2 volumes, Ôsaka University Press, Ôsaka.
- Women's History Review*, 2005, special double issue, «The Suffragette and Women's History», volume 14, numbers 3 & 4, edited by June Purvis.